

Un spectacle épique *La Robe de Gulnara*

Louis-Dominique Lavigne

Numéro 139 (2), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65212ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavigne, L.-D. (2011). Compte rendu de [Un spectacle épique / *La Robe de Gulnara*]. *Jeu*, (139), 17–20.

La Robe de Gulnara

TEXTE **ISABELLE HUBERT** / MISE EN SCÈNE **JEAN-SÉBASTIEN OUELLETTE**, ASSISTÉ DE **FRANCE DESLAURIERS**
DÉCOR **JANIE LAVOIE** / ACCESSOIRES **GENEVIÈVE TREMBLAY** / COSTUMES ET MAQUILLAGES **JENNIFER TREMBLAY**
LUMIÈRES **MARTIN GAGNÉ** / MUSIQUE **ANDRÉE BILODEAU** ET **PATRICK OUELLET**
CONSEILS CHORÉGRAPHIQUES **HAROLD RHÉAUME**
AVEC **NANCY BERNIER, CATHERINE HUGHES, JEAN-RENÉ MOISAN, MARILYN PERREAULT, ANNIE RANGER,**
SÉBASTIEN RENÉ, JACK ROBITAILLE ET **SASHA SAMAR.**
PRODUCTION DU **THÉÂTRE I.N.K.**, EN COPRODUCTION AVEC **LA COMPAGNIE DRAMATIQUE DU QUÉBEC**
ET LE **THÉÂTRE DE LA BORDÉE**, PRÉSENTÉE À L'ESPACE GO DU 30 NOVEMBRE AU 11 DÉCEMBRE 2010.

LOUIS-DOMINIQUE LAVIGNE

UN SPECTACLE ÉPIQUE

Il m'arrive souvent de constater qu'on raconte mal au théâtre. Ou bien on veut prendre volontairement ses distances avec le récit parce qu'on se méfie de la pièce trop bien ficelée (le bel animal), ou bien, tout simplement, on ne sait pas comment raconter une histoire. Isabelle Hubert sait raconter une histoire. Je dirais même que c'est la force de la trame narrative de *la Robe de Gulnara* qui rend le propos si pénétrant. Ici, la fable mène tout : situations, dialogues, personnages, contenu. L'auteure nous entraîne comme dans un conte de fées, récit extrême par excellence, sans tomber dans les clichés du genre.

La narration au théâtre a ses règles mais aussi ses pièges. Si, parfois, on raconte mal, si, d'autres fois, on ne raconte pas, parfois, on raconte trop. Un défaut qui apparaît souvent dans des adaptations théâtrales de romans, par exemple, où, à vouloir tellement raconter, on finit par ne faire que cela. Mais voilà, au théâtre, il n'y a pas que le récit. Il y a les situations, les personnages, les digressions, qui doivent avoir de l'espace pour se développer. Certains écrivains scéniques, comme Beckett, Novarina, Vinaver, Bernhard, Sarraute et bien d'autres, prennent une importante distance par rapport au récit. Sans doute, pour eux, sa trop grande présence empêche leur théâtre de prendre forme et de s'exprimer.

Dans *la Robe de Gulnara*, si la trame contrôle tout, elle sait se faire modeste, claire, simple, efficace. Elle laisse respirer les personnages. Elle permet aux situations de prendre leur envol. Pour qu'une pièce repose à ce point sur son fil narratif, il faut que l'histoire soit captivante, sinon plus rien ne tient.

L'œuvre en chantier

J'ai eu l'occasion de fréquenter l'œuvre en chantier qui a mené à la coproduction du Théâtre I.N.K., du Théâtre de la Bordée et de la Compagnie dramatique du Québec. D'abord, j'ai assisté à *Nous étions une fois...*, un montage de divers courts textes habilement mis en scène par Gervais Gaudreault avec des finissants de l'École nationale de Théâtre à la Boutique Eva. B., rue Saint-Laurent, en 2006. Dans ce spectacle, Estelle Richard interprétait en solo, avec beaucoup d'aplomb et d'ingéniosité, une toute première mouture de *la Robe de Gulnara*, sous forme de théâtre d'objets.

Puis, j'ai appris qu'Isabelle Hubert avait écrit ce texte grâce à une carte blanche du Centre des auteurs dramatiques, orchestrée par Robert Claing, lors d'une lecture publique au Carrefour international de théâtre de Québec en 2004. Claing avait invité

différents auteurs dont Isabelle Hubert, à se joindre à lui pour écrire des textes de dix minutes pour une expérience de théâtre intime. L'événement se nommait *Yanardagh*, qui signifie « terre en feu » dans la langue azérie. À partir d'un photoreportage du journaliste Tim Georgeson, paru dans la revue française *Marie-Claire*, qui montrait des réfugiés du Haut-Karabagh en Azerbaïdjan, vivant depuis des années dans des wagons abandonnés, chaque auteur choisissait une image et bâtissait une fiction de son propre cru. De là naquit cette première version de *la Robe de Gulnara*, lue par son auteur, puis interprétée par Estelle Richard et publiée chez Dramaturges Éditeurs.

En tant que participant à l'événement pour jeunes publics *Des voix des mots*, à Québec, en 2008, j'ai assisté à trois explorations théâtrales dirigées par Catherine Simon (Bruxelles), Joël Beddows (Ottawa) et Alexandra Badea (Roumanie/Paris), autour de ce qui est en train de devenir la deuxième version du texte, celle qui sera publiée chez Lansman. On peut donc dire que l'œuvre d'Isabelle Hubert a connu plusieurs étapes d'écriture, l'auteure ayant eu quelques occasions de vérifier son intrigue et de la bonifier au besoin.

Une narration habile

Un narrateur fort bien intégré à la construction de la pièce raconte l'histoire : il s'agit de Balaja, l'enfant qui va naître de Mika, qui mourra en couches à la fin de la pièce. L'action se passe à la frontière de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan, mais ce pourrait bien être « dans bien d'autres régions du monde », nous raconte Balaja. « Ces gens que vous voyez ont été forcés d'abandonner leur maison et n'ont trouvé, pour tout refuge, qu'une enfilade de wagons désaffectés. » Gulnara a 19 ans. Elle est amoureuse de Arif, un garçon sympathique mais qui fréquente des lieux mal famés. Emportés par leur passion, les deux jeunes amoureux décident de se marier le plus rapidement possible : dans quatre jours. D'abord en désaccord avec cette décision précipitée, les parents de la jeune fille, sans grands moyens financiers, finissent par approuver ce projet un peu fou. Gulnara se sert de toutes ses économies pour s'acheter une robe de mariage.

Un soir, Mika, 13 ans, sans la permission de sa sœur, essaie la robe devant Mubaris, un petit garçon de 7 ans, danse et tombe par terre. La robe est tachée de goudron ; une tache qui ne part pas. C'est la catastrophe. Le mariage a lieu le lendemain. Mika promet à sa sœur de nettoyer sa robe. En une journée et une nuit, elle exécute sa mission. Elle va voir différents personnages pour l'aider : Arzu, la mère de Mubaris, Minara, la tisserande, Soviet, une femme de 100 ans, Mahiaddin, un sage de 70 ans. Autant d'étapes dans sa lourde quête. Personne n'arrive à résoudre le problème. La tache reste là, indélébile. Comme une blessure qui ne guérit pas. Une provocation implacable du destin. Seul Javanshi, un marchand ratoureux, lui offre une robe magnifique pour autant qu'il puisse vendre son corps à d'éventuels clients.

Pendant ce temps Mubaris et Soviet, avec du tissu d'Arzu, réussissent à fabriquer une deuxième robe qui, plus modeste, ferait l'affaire. Mika a disparu. On la recherche partout. On s'inquiète. Elle revient le lendemain avec une troisième robe, d'une beauté féérique. La petite fille a une mine complètement dévastée, mais la nouvelle robe est là, magnifique. Le mariage a lieu. Festif. Éblouissant. Au milieu de la fête, Mika a le sourire qui souffre, qui cache un secret d'une tristesse sans borne. Quelques semaines plus tard, on apprend que Mika est enceinte. Au bout de neuf mois, elle meurt en accouchant, dans le froid, de Balaja, le narrateur.

Dans ce conte pour adultes, rude et touchant, il n'y a à peu près pas de psychologie. Les caractères obéissent à leur fonction tout en livrant un peu de leur rêve, de leur passé, de leur opinion sur les événements. Rien de plus. Ce qui donne au déroulement cette sobriété si poignante, poétique, voire métaphysique. Tout se tisse en une habile trame narrative. Interdiction, quête, troc, mariage, compte à rebours, disparition, conteur, les bons et les méchants, le bien et le mal... Tous les ingrédients y sont pour que la pièce fonctionne de bout en bout. Même la fin tragique participe à la contagion du propos. Selon les lois d'Aristote, quelqu'un doit mourir pour que le tragique opère. Isabelle Hubert suit la règle : elle a raison. *La Robe de Gulnara* a le souffle d'une tragédie grecque. Le jeu choral de certains tableaux est là pour le souligner subtilement.

Trois robes

Le titre l'annonce clairement : *la Robe de Gulnara*, c'est aussi l'histoire d'une robe. D'un objet. Raconter un objet procède d'une technique dramaturgique d'une imparable efficacité. Celui-ci renforce l'unité du propos, qui s'enracine à travers lui. Ici, l'objet est simple, mais ô combien théâtral ! Il n'y a rien de plus spectaculaire qu'une robe. La robe, on la désire, on l'achète, on la rêve, on la fabrique, on l'essaye, on la porte, on la montre, on y fait attention, on la manipule avec doigté, comme un vêtement sacré. Dans la pièce d'Isabelle Hubert, il s'agit de la plus belle d'entre toutes : la robe de mariée. Plus somptueuse qu'une robe de bal. En la portant, n'importe quelle femme de n'importe quelle condition peut se donner des airs de princesse.

La robe a ici la même force d'attraction narrative que le manteau dans la fameuse nouvelle de Gogol. Tout l'espoir et le tragique reposent dans le parcours de l'objet à travers l'œuvre. Par ailleurs, l'utilisation dramaturgique se rapproche de l'emploi du Mac Guffin, légendaire astuce un peu ludique, formulée par le cinéaste Alfred Hitchcock, le maître du suspense, dans ses très riches entretiens avec François Truffaut publiés chez Gallimard. Hitchcock y rapportait qu'il insérait souvent dans son film un objet lié à l'aventure de ses personnages afin de mieux matérialiser les enjeux de leurs conflits. On sait à quel point le cinéma populaire se sert de cette technique narrative pour consolider la sacro-sainte *story* de ses meilleurs *blockbusters*.



La Robe de Gulnara (Théâtre I.N.K./Compagnie dramatique de Québec/ Théâtre la Bordée), présentée à l'Espace GO à l'automne 2010.
SUR LA PHOTO : Marilyn Perreault (Mika) et Sébastien René (Mubaris). © Nicola-Frank Vachon.

Dans l'œuvre d'Hubert, il est question non pas d'une mais de trois robes (même quatre, si l'on compte celle, trop usée, de Soviet) qui, tels trois personnages – la robe souillée, la robe fabriquée, la robe somptueuse – se relaient afin que le drame de Gulnara et de Mika, qui est, finalement, celui de toute cette petite communauté, puisse se résoudre de la meilleure des façons. Au final, Hubert boucle le parcours de ces trois objets avec une merveilleuse trouvaille d'auteur : à partir des trois robes, Mika, Mubaris et Soviet fabriqueront des vêtements pour le bébé de Mika qui va naître.

Une mise en scène épique

Le magnifique texte d'Isabelle Hubert, s'il offre une clarté rassurante pour un metteur en scène, n'est pas facile à monter. Plusieurs approches sont à éviter : celles du mélodrame, d'un naturalisme trop scolaire, de la complaisance dans le sentiment, d'un manque de retenue face à l'expression paupériste d'une sous-culture démunie. Une réflexion brechtienne sur le théâtre épique s'impose. Peut-être que Jean-Sébastien Ouellette a fait l'exercice dans la préparation de son travail.

On voit bien que la production est issue d'une longue démarche tant sa mise en espace est organique et achevée. J'aime ces spectacles où je n'ai pas l'impression que le metteur en scène souligne sa vision, qu'il nous livre une lecture prétentieuse de l'œuvre. J'aime quand on a l'impression que celui qui tient les rênes de la création a la modestie de l'artisan, qu'il se livre à une importante analyse avant de prendre des décisions, qu'il se laisse porter par l'œuvre, qu'il « cherche » la pièce, pour reprendre l'expression heureuse d'Ariane Mnouchkine, et qu'il tente de la faire émerger au meilleur de sa forme : dans le spectacle à créer. Au théâtre, la représentation a raison sur tout. C'est ce que se dit sans doute Jean-Sébastien Ouellette. C'est pourquoi il évite tous les tics du metteur en scène tout-puissant et projette le texte dans des univers inattendus. Sa mise en scène est d'une rigueur sans faille.

J'avais déjà remarqué la maturité de Ouellette lors d'un exercice public, au Conservatoire de Québec en 2009, dans *Salem*, une adaptation brillante des *Sorcières de Salem*. Ouellette avait évité le tape-à-l'œil pour se coller le plus possible à la gravité du drame d'Arthur Miller. Même maîtrise avec les mots d'Hubert.



La Robe de Gulnara d'Isabelle Hubert, mise en scène par Jean-Sébastien Ouellette (Théâtre I.N.K./Compagnie dramatique de Québec/Théâtre la Bordée) et présentée à l'Espace GO à l'automne 2010.
SUR LA PHOTO : Sasha Samar (Balaja). © Nicola-Frank Vachon.

Avec encore plus d'inspiration cette fois-ci parce que, dans *la Robe de Gulnara*, Ouellette n'a pas à composer avec les contraintes incontournables de l'exercice pédagogique. Avec la musique exceptionnelle de Patrick Ouellet et d'Andrée Bilodeau, qui sait dépayser sans tomber dans l'exotisme, les éclairages intelligents de Martin Gagné, les décors stylisés de Janie Lavoie et les costumes et maquillages d'une sobriété éloquente de Jennifer Tremblay, Ouellette réussit à donner une dimension épique au spectacle avec un rare savoir-faire.

Jean-Louis Barrault dit quelque part qu'une bonne mise en scène trouve 80 % de sa justesse dans la distribution. En tout cas, c'est une des forces singulières de *la Robe de Gulnara*. Hormis le fait que toute cette brochette d'acteurs et d'actrices participe d'une cohésion de premier plan, trois choix donnent d'emblée au spectacle une ampleur inouïe. Si Nancy Bernier, Catherine Hughes, Jean-René Moisan, Annie Ranger et Jack Robitaille offrent de solides performances, ce sont Sasha Samar, Sébastien René et Marilyn Perreault qui nous propulsent ailleurs que dans un simple pays éloigné, au cœur d'une étrangeté qui émeut.

Dans *la Robe de Gulnara*, le dépaysement est total : non seulement est-il géographique, mais il est aussi exprimé par le corps. Si Sasha Samar, grâce à son accent, fait voyager la pièce quelque part du côté de cette frontière entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan, Sébastien René et Marilyn Perrault nous conduisent dans une autre contrée : celle d'une enfance poétique, onirique, théâtrale. Ces deux comédiens sont la plupart du temps distribués dans des rôles où l'enfance se thématise comme une transcendance. Dans *la Robe de Gulnara*, le physique de ces acteurs que l'enfance n'arrive pas à quitter les conduit en des sphères presque magiques. Perreault et René n'ont jamais été utilisés avec autant de pertinence poétique et sociale, à un point tel qu'on a l'impression que leur singularité les dépasse.

Sortir du pays, de son style

Malgré certaines initiatives comme celles d'un Normand Chaurette, peu d'auteurs québécois osent écrire des œuvres qui se déroulent ailleurs qu'au Québec. Ces incartades étaient même mal vues dans les « nationales » années 70. Pourtant, Brecht dit grand bien de la distanciation dans le temps et l'espace pour mieux bousculer la passivité du spectateur. C'est souvent à travers un éloignement géographique qu'il aura écrit la plupart de ses meilleures pièces. Inspirée par la contrainte de départ, lors de la carte blanche animée par Robert Claing, Isabelle Hubert ose situer son drame ailleurs que dans son propre pays ; même, ailleurs que dans son propre style. Dans *la Robe de Gulnara*, on est loin du Québec mais aussi des univers de *Couteau, sept façons originales de tuer quelqu'un avec...*, de *Laurier-Station 1 000 répliques pour dire je t'aime* et d'*À tu et à toi...* Ici, Hubert est obligée de regarder très loin, au-delà de son petit monde, pourtant riche en humour, en critique sociale et en émotion.

Je suis persuadé que chaque auteur a plusieurs voix, plusieurs manières d'écrire. Chaque fois qu'un dramaturge change de style sans pudeur, je suis impressionné par son audace. J'ai l'impression d'y observer une tentative courageuse de renouvellement, de dépassement. Par la commande, extérieure à son propre vécu, Isabelle Hubert a été invitée à voyager hors d'elle-même. Sans doute y a-t-elle fait plein de découvertes sur son propre potentiel d'écrivain.

La Robe de Gulnara est une pièce à contenu, une fable sociale, une parabole implacable qui concerne tout le monde, avec ses injustices, ses petits bonheurs, ses haines et ses amours. Plusieurs thèmes y sont évoqués qui invitent le spectateur à une réflexion sur des sujets qui ne sont pas à la mode. De ce point de vue, on peut dire que cette œuvre rompt avec les lieux communs d'un théâtre québécois actuel plutôt redondant et refermé sur lui-même. La guerre, la culture du pauvre, la prostitution juvénile, l'enfance sont autant de sujets qui renforcent le texte sans jamais l'alourdir.

La Robe de Gulnara, sans aucune concession avec le *star system*, est un succès populaire. J'y perçois un signe clair que le public veut encore se faire raconter de belles histoires, douloureuses, inquiétantes, qui savent interroger les paradoxes de la condition humaine.

Si c'est tout à l'honneur du Théâtre de la Bordée de soutenir une démarche aussi authentique que celle-ci, la Compagnie dramatique du Québec (dirigée par le tandem Ouellette-Hubert) a misé juste avec ce spectacle, qui la sort de son créneau habituel pour lui ouvrir plein de nouvelles voies théâtrales. Le Théâtre I.N.K., quant à lui, s'investit dans un projet qui lui va comme un gant et qui le mène vers une maturité dont il devrait profiter dans ses prochaines productions. Ces trois compagnies ont toutes les raisons d'être fières de diffuser une œuvre aussi bouleversante et rassembleuse. ■